

—Vous chargerez-vous de cette belle esogne citoyen représentant ?

—Oui, citoyen général, je m'en chargerai. Au revoir !

A ces mots, l'inspecteur et le conventionnel sortirent brusquement, après avoir échangé avec Kléber un salut glacé.

S'adressant alors à son aide de camp, Kléber lui dit :

—Mon cher, la Révolution a fait sortir de l'ombre beaucoup d'hommes qui resplendiront au grand soleil de l'histoire. Mais elle a mis en lumière aussi pas mal d'imbéciles et de scélérats. Les deux personnages qui viennent de s'éloigner appartiennent évidemment à l'une et à l'autre des espèces que je viens de citer.

—Comment nommez-vous le général inspecteur ?

—Il se nomme Léchelle. C'est un ignorant et un sot, qui doit son grade uniquement à son jacobinisme bavard. Il n'a jamais paru sur aucun champ de bataille, et pourtant il est question de le nommer au commandement supérieur de toutes les troupes réunies en Vendée.

—Et le représentant en mission, comment s'appelle-t-il ?

—Il s'appelle Carrier. Celui-ci me semble aussi impitoyablement cruel que celui-là fastueusement niais. Nous verrons de folles choses si le premier devient général en chef, si le second est jamais chargé de sévir contre les royalistes fugitifs que nos soldats auront dispersés ! Enfin, adviene que pourra ! A cheval, mon ami !

Et Kléber, accompagné seulement de Bénédicte, parcourut la ville et la campagne d'alentour où campait l'avant garde tout entière des Mayençais. Lorsqu'il eut terminé son inspection et comme il s'en retournait à la résidence qu'il avait choisie, il aperçut une cantinière qui le saluait militairement. Il s'arrêta devant elle.

—Tiens, dit-il, c'est la petite Muguette, votre protégée, Bénédicte. Bonjour, mon enfant ! Où allez-vous ainsi ?

—Je rejoins mon bataillon qui bivouaque au bord de la Sèvre nantaise, sur le chemin de Tiffauges. Je l'ai quitté pour faire ma provision de ratafia.

—Alors, une goutte, ma belle. Si votre eau de vie est aussi bonne que vous êtes gentille, vous devez en débiter de fameux bidons.

—Jugez-en, mon général.

Et Muguette remplit un gobelet en étain, qu'elle tendit gracieusement à Kléber.

—Et vous, capitaine, ajouta-t-elle, ne goûterez-vous pas de mon trois-six ?

—Donne, ma chère petite sœur. Et à ta santé !

—Oui, reprit le général, à la santé de la plus jolie cantinière que je connaisse dans toute l'armée de Mayence !

Après avoir bu, Kléber poursuivit avec une affectation de gravité :

—Ah ça ! nous sommes bien sage, au moins ? nous restons fidèle à notre époux, le chasseur. comment donc ?

—Justin, surnommé Coquelicot.

—C'est cela même. Eh bien ?

—Eh bien ! mon général, nous sommes sage comme une image, et nous restons fidèle à Justin, surnommé Coquelicot, tout comme s'il était le plus bel homme du bataillon. Il est vrai que pas un cœur ne vaut mieux que le sien.

—Il est brave, n'est-ce pas ?

—Presque autant que vous mon général, quoiqu'il soit petit et que vous soyez grand.

—La taille ne fait pas le courage, ma belle. Je me souviendrai de votre mari.

Et Kléber piqua des deux. Bénédicte ne le suivit pas immédiatement.

—Dès que j'aurai une heure de liberté, dit-il à Muguette, j'irai retrouver M Mathieu. Ce soir ou demain, je le présenterai au général.

—Les volontaires nationaux du deuxième bataillon l'ont déjà pris en amitié. Ils désirent qu'il soit nommé leur chirurgien.

—Ce sera facile, je pense. A bientôt !

—Qui, à bientôt, car mon père, Justin et moi, nous mourons d'envie de savoir ce qui vous est arrivé chez les brigands.

—Chut, petite !

—Vous nous conterez cela, n'est-il pas vrai ?

—A la condition que vous n'en répéterez pas un seul mot.

—Nous serons muets.

—C'est convenu.

En un temps de galop, Bénédicte rejoignit Kléber.

Le général avait fait halte pour lire une dépêche qu'un officier d'ordonnance lui avait remise de la part de Canclaux, qui occupait Clisson avec le corps de bataille des Mayençais. En parcourant du regard la missive, Kléber était immobile, impassible. Son aide de camp remarqua néanmoins que l'extrémité de ses lèvres se plissait dédaigneusement, et que ses yeux réfléchissaient un sombre éclat.

C'est bien, dit-il d'un ton calme après avoir terminé la lecture de la dépêche. Il n'y a pas de réponse. Allez !

L'officier d'ordonnance salua et disparut.

Kléber mit son cheval au pas, demeura soucieux un instant, puis, se tournant tout à coup vers son aide de camp :

—Voilà que vos craintes se réalisent déjà, lui dit-il. Canclaux m'annonce que la colonne, partie ce matin de Luçon, s'est fait battre à Chantonnay. Triste début pour cette division.

—Cet échec ne saurait empêcher l'exécution du plan de campagne. Ce sera un retard tout au plus. . .

—Je veux le croire. Cependant Canclaux semble redouter que la nouvelle de cette défaite n'ait une influence fâcheuse sur les colonnes de Saumur et d'Angers, qui sont commandées par Santerre et Rossignol, deux généraux de l'émeute, deux incapacités. Ah ! vous aviez raison tout à l'heure, Bénédicte !

—Je le regrette, mon général, je préférerais avoir eu tort. Savez-vous si nous serons attaqués bientôt ?

—Après-demain, m'assure-t-on. Les Vendéens hésitent sans doute à marcher contre nous. Ils commencent par se jeter sur les autres divisions avec lesquelles ils redoutent moins de se mesurer. Dans tous les cas, nous sommes prêts à les bien recevoir.

Comme il achevait ces mots, il mettait pied à terre devant la maison commune, et y entra avec Bénédicte. Plusieurs officiers l'attendaient pour lui demander des ordres ou lui adresser un rapport.

—Messieurs, leur dit-il en les congédiant, on prétend que nous serons tranquilles dans notre cantonnement pendant vingt-quatre heures au moins. Quoi qu'il en soit, je vous recommande une vigilance de tous les instants. Nous avons affaire, croyez-moi, à un ennemi habile et déterminé. La moindre négligence pourrait nous devenir funeste. Soyons toujours sur nos gardes, c'est l'essentiel.

Vers le soir seulement, Bénédicte fut affranchi du devoir qui le retenait près de Kléber.

—Mon général, lui dit-il au moment où il se disposait à le quitter, je désire vous présenter encore un ami, et vous demander pour lui un emploi.

—Pardieu ! répartit Kléber en souriant, vous êtes la providence de ceux que vous aimez. Voyons, parlez.

—Il s'agit, mon général, de ce vieillard dont j'ai aujourd'hui même prononcé le nom en vous racontant ce qui m'est arrivé depuis mon départ de Montaigu.

—Vous me parlez sans doute de celui qui a été comme vous prisonnier des Vendéens, et qui a comparu devant le conseil de guerre, composé des principaux chefs de l'armée royale ?

—Oui, mon général, c'est un savant, un médecin, sans diplôme il est vrai, mais plus capable, à coup sûr, de rendre des services à nos blessés que beaucoup de ces jeunes gens sans instruction spéciale qu'on a improvisés chirurgiens. Je le connais depuis longtemps, et je l'aime de tout mon cœur, car c'est lui qui a pris la peine de me donner un peu d'instruction, alors que j'étais simple pâtre en ce pays. Si il a été mis en liberté par le conseil de guerre réuni aux Herbiers, c'est qu'il a été prouvé que, quoique républicain convaincu, il a souvent